

Howard Buten alias Buffo
Psy, clown, romancier

Guy Champagne

Number 39, March–April–May 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Champagne, G. (1990). Howard Buten alias Buffo : psy, clown, romancier. *Nuit blanche*, (39), 34–36.

Howard Buten alias Buffo

Psy, clown, romancier

Un rendez-vous dans un café parisien du 11^e arrondissement. Un rendez-vous pris par répondeurs téléphoniques interposés. C'est au Baromètre, son quartier général. Il y a ses habitudes, il y déjeune tous les midis, il y plaisante avec les copains... il y reçoit *Nuit blanche*.

Nuit blanche — C'est votre travail avec les enfants autistes qui vous a conduit à l'écriture ?

Howard Buten — Non. J'ai pour ainsi dire toujours écrit. Des poèmes et des nouvelles à l'école puis, à l'université — j'avais 18 ans —, un petit roman. C'était une sorte de mélange de Salinger et de Hesse. Ce n'était pas très bon. L'année suivante, j'ai récidivé. Un roman plus original cette fois, mais pas encore très réussi. J'en ai alors commencé un troisième que j'ai réécrit sept fois. Il n'est pas encore publié mais il devrait sortir en 1990. C'est un roman très complexe et très bizarre qui s'intitule *Le clown Buffo*. Je ne sais pas comment il va être accueilli.

N.B. — Mais votre premier roman publié, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*, est inspiré par votre expérience en clinique avec les enfants autistes ?

H.B. — Oui. J'ai commencé à travailler comme bénévole en 1974 avec les enfants autistes et c'est en 1975-1976 que j'ai commencé *Quand j'avais cinq ans*. Je voulais mettre en scène un enfant autiste. Mais comme les autistes ne parlent pas, je me suis vite rendu compte que je devrais inventer un langage particulier pour rendre cet effet. C'était épouvantablement compliqué et stylistiquement impossible. Ça donnait un texte presque illisible. J'ai donc décidé de faire un truc plus lisible, plus accessible et j'ai écrit un roman avec les mots d'un enfant normal.

«...hier soir, à la Résidence Home d'Enfants les Pâquerettes, j'ai

pensé au dentiste et je m'ai endormi en pleurant, pasque j'ai peur et manman est même pas là. Je veux rentrer chez nous.»

Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué, Points Virgule, p. 65.

«Si j'étais martien, j'aurais l'air d'un ballon de plage, rond, rebondissant, jamais meurtri. Fait pour encaisser les coups, gonflé de rien d'autre que d'air, rien qui risque de se dérégler, des sons agréables du genre *boing-boing* pour le langage, tous de la même couleur, de la même taille, tous de la même odeur. Personne pour nous haïr. Personne pour avoir raison.»

Monsieur Butterfly, Points Virgule, p. 132-133.

Du bide au tube

N.B. — Un roman qui a été un succès foudroyant en France, mais qui n'a pas bien marché aux États-Unis ?

H.B. — Non, mais strictement pour des raisons de marketing. L'éditeur américain Holt, Rinehart and Winston, une grosse maison, n'a jamais cru en ce livre et il n'a jamais fait de publicité. Dans de telles conditions, comment voulez-vous que ça se vende ? En France ça a été très différent. D'abord, j'ai pu bénéficier d'une grosse campagne de publicité parce que mon livre, avec deux ou trois autres titres, inaugurerait la collection «Points Virgule», une nouvelle collection de poche des éditions du Seuil. On en a donc beaucoup parlé. De plus, le titre français est beaucoup

plus accrocheur que le titre anglais qui était *Burt*. Mais vous savez, ça aurait pu aussi bien marcher aux États-Unis en d'autres circonstances. Je ne crois pas que cela dépende du contenu.

N.B. — *Monsieur Butterfly*, c'est un peu dans la même veine que *Quand j'avais cinq ans* et que *Le cœur sous le rouleau compresseur* ?

H.B. — Non, pas vraiment. Il y a une différence fondamentale : *Monsieur Butterfly* n'est pas une histoire d'enfant. D'ailleurs, au début, il n'y avait pas d'enfant dans le récit. C'est plutôt l'histoire d'un homme, Hover, qui est marginal — en cela, il rejoint le héros des deux premiers livres, mais en cela seulement —, qui n'aime pas ses semblables. Mais il arrivera tout de même à faire la paix avec les gens *normaux* à travers son expérience de vie avec les gens *anormaux* qui sont sous sa responsabilité. C'est un roman de la marginalité qui traite du problème de l'intégration dans la société. Et ça, c'est malheureux, ça n'a pas été compris.

N.B. — Et il faudra bien te couvrir, c'est un roman qui est très important pour vous ? C'est une autre étape dans votre écriture ?

H.B. — Oui. Je dirais que pour moi, au-delà de l'intrigue, c'est un roman qui traite principalement de la notion de *possibilité*. La notion réelle, scientifique et affective de la possibilité. J'ai voulu faire un livre qui parle des choses essentielles de la vie, des choses qui donnent un sens à la vie. Mais je ne m'attends pas à ce que les gens pigent ça. C'est assez compliqué et même si j'ai mis cinq ans à l'écrire, ▶

Howard Buten à 12h45 au Baromètre



photo : A. M. Guérineau

même si je l'ai réécrit en entier trois fois, je crois que ce n'est pas un roman vraiment réussi. Par exemple, la motivation de Léon dans sa recherche des possibilités de l'existence du Père Noël n'est pas assez solide. On n'y croit pas. D'ailleurs, à l'origine, ce devait être une action gratuite, sans motivation profonde, mais là encore ça ne marchait pas. Il y a aussi plein d'autres choses qui font trop *fabriqué*, mais bon, vient un moment où il faut arrêter de refaire et déposer le manuscrit chez l'éditeur.

N.B. — *C'est un roman bien plus complexe que les précédents particulièrement au niveau de la technique romanesque. Est-ce que vous comptez continuer dans cette veine ?*

H.B. — Mis à part *Le clown Buffo* qui suivra, je suis en train de bricoler un petit roman très humain. C'est une histoire d'amitié... sans style particulier, sans grande recherche au niveau de l'intrigue. Quelque chose de simple quoi ! Mais je dis toujours ça et je n'y arrive jamais. Après *Il faudra bien te couvrir* où je me suis tellement cassé la tête pour que ça marche comme une horloge et pour que tous les éléments s'imbriquent, j'ai l'impression, pour la première fois de ma vie, que je n'ai plus rien à dire. J'espère que ça va venir, mais si ça ne vient pas, ce n'est pas tragique. J'ai fait quatre ou cinq livres, ça va. Voyez-vous, le problème avec moi, c'est que comme je n'aime pas écrire — je veux dire l'acte, l'activité d'écriture —, je m'ennuie facilement et je perds de l'intérêt. J'trouve ça difficile d'écrire. C'est dur, bon, mais faut pas déconner, je travaille quand même pas dans les mines.

Je ne me traduirai jamais

N.B. — *Vous n'écrivez pas en français. Vos livres doivent donc être traduits. Cependant, on ne sent pas la traduction à la lecture de votre œuvre. Il doit y avoir une grande complicité entre vous et votre traducteur Jean-Pierre Carasso ?*

H.B. — C'est évident, d'ailleurs Carasso est maintenant un ami. À l'époque de *Quand j'avais cinq ans*, il était à peu près inconnu. Maintenant, il compte parmi les meilleurs de sa profession. Traduire *Quand j'avais cinq ans* relevait de l'exploit. Le Seuil a fait faire des essais à quinze traducteurs avant de confier la tâche à Carasso. On a senti tout de suite qu'il n'y avait que lui pour

« Je hais les clowns. J'ai eu l'occasion de les épinglez dans un essai sur leurs troubles fonctionnels du moi, une espèce de débordement narcissique incurable selon Freud. Quand j'étais petit, j'obligeais toujours la famille à quitter le cirque avant la fin. Les bouches rouges me faisaient penser à du sang. »

Le cœur sous le rouleau compresseur, p. 193.

le faire. Le plus amusant, c'est que pour lui, ça se fait de façon automatique. Il n'a jamais de problème, ça va tout seul. Lorsque j'ai lu la traduction de *Il faudra bien te couvrir*, j'ai eu la sensation bizarre de me lire dans une autre langue. Et pourtant, si j'avais eu à le traduire moi-même — et je m'y connais, parce que j'ai déjà fait de la traduction ; c'est moi qui ai traduit *37,2° le matin* en américain — les phrases de Carasso ne me seraient jamais venues à l'esprit. C'est pour ça que je ne me traduirai jamais.

Un simple caprice de clown

N.B. — *S'il y a quelque chose de plus important que la littérature pour vous, je crois que c'est votre métier de clown. Comment vous est venu ce goût ? Enfant, vous aimiez les clowns ?*

H.B. — Je détestais les clowns. Pour les mêmes raisons que la plupart des enfants ; ils sont gros, ça fait peur, c'est ringard. Non, ça me vient de l'université. Je voulais m'évader et je suis tombé sur un article de *Life Magazine* sur une école de clowns. C'était en 1969. Les clowns ne m'intéressaient pas du tout, mais vraiment pas du tout, mais l'idée de pouvoir entrer dans un cirque m'a intrigué. C'était un pur caprice. J'ai posé ma candidature et, miraculeusement, j'ai été l'un des trente choisis parmi les 4 000 candidats. J'étais l'élève le plus brillant, mais le cirque qui *sponsorisait* le cours n'a pas voulu de moi. Grand scandale à l'école !

N.B. — *Vous étiez trop différent ?*

H.B. — J'étais trop subtil pour un cirque aussi grand. Je suis donc allé travailler dans un petit cirque, avec six autres clowns. Les conditions de travail étaient tellement abjectes qu'au bout de trois mois je restais seul en piste. Ça a été un bon entraînement.

Puis j'ai lu un bouquin sur le clown suisse Grock qui a complètement changé mon numéro et je suis devenu Buffo. J'ai alors trouvé mon circuit dans les Coffee House et les cabarets de l'époque, les Folks Clubs, ça a été les petits concerts dans les universités, et maintenant les théâtres, voilà...

Psy malgré lui

N.B. — *Vous partez tout de suite après l'entrevue travailler avec des enfants autistes. Et ça aussi c'est très important pour vous ?*

H.B. — Très. J'ai commencé ça à Détroit, en 1974. Je faisais déjà Buffo et j'écrivais des romans sans succès. Je me suis présenté comme bénévole, par caprice encore, dans une école spécialisée pour les autistes. Je pensais que c'étaient des débiles ou des mongoliens... je me plantais. J'ai aimé les autistes tout de suite. Je faisais avec eux des trucs assez libres ; le personnel de l'école était sympathique et me laissait faire ce dont j'avais envie. Je suis resté là trois ans avant de déménager à Los Angeles où j'ai aussi été bénévole dans un institut psychiatrique. Puis ça a été New York et la France. En 1982, après le succès de *Quand j'avais cinq ans*, on s'est mis à parler de mon travail avec les enfants autistes. Une université m'a proposé de m'inscrire au programme de doctorat en psychologie. Je n'avais même pas terminé mon bac. Alors je me suis dit : « S'ils sont assez cons pour me l'offrir, je suis assez con pour le faire ! » Et je l'ai fait. Ça a profondément changé ma vie. Encore un truc que j'ai fait par caprice et qui est devenu très important par la suite.

N.B. — *Vous êtes un homme très occupé.*

H.B. — Oh ! Je m'arrange et je prends bien soin de vérifier que j'ai assez de temps pour vivre, parce que ma vie, ce n'est pas mes métiers et mes métiers ne sont pas ma vie. ■

*Entrevue réalisée par
Guy Champagne*

Howard Buten est l'auteur des romans suivants : *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*, Points Virgule, 1981 ; *Le cœur sous le rouleau compresseur*, Points Virgule, 1984 ; *Monsieur Butterfly*, Seuil, 1987 et Points Virgule, 1989 et *Il faudra bien te couvrir*, Seuil, 1989.